

Anatol Gorelik “Mon expérience pédagogique”

Extrait du livre de Gorelik *Vospitanie v Sovestkoy Rossii (Kommunisticheskaya vlast i Vospitani)* –l’éducation dans la Russie soviétique (le pouvoir communiste et l’éducation)- en russe, édité en décembre 1923 à Buenos Aires, par les Groupes ouvriers de la république argentine]

J’aurais pu fournir une quantité illimitée de données, de faits et de nombreuses expériences personnelles et des impressions sur le plan de l’éducation sous le pouvoir soviétique. Mais j’ai choisi un simple récit d’une expérience d’un an et dans la mesure du possible sans orientation partisane en exposant succinctement des faits qui sont survenues à l’auteur, afin que le lecteur puisse avoir une impression claire de ce qu’a connu et ce que connaît l’école et l’éducation en Russie et comment, en dépit de la meilleure volonté de beaucoup de révolutionnaires, tous leurs efforts se sont brisés contre le mur du système de calcul et de distribution, c’est-à-dire la régulation économique de la vie. [p. 97 ...]

[Gorelik a été nommé, après avoir échappé au typhus, dans un internat scolaire et d’orientation pédagogique de quatre étages avec des enfants entre 6 et 18 ans dans la province de Kharkov, des jeunes sans familles venant en majorité de pensions tzaristes] C’était le 29 mars 1920. Dans la cour la neige n’avait pas encore fondue et il faisait très froid. [p. 98... Gorelik suit une enseignante qui le mène à l’étage où il doit travailler. Il rencontre des jeunes] pieds nus, le visage sale et les cheveux ébouriffés, autour d’un poêle [Visiblement les enfants avaient des jeux brutaux et ils avaient pas mal de bleus sur la figure, certains plus petits pleuraient, p. 99]

Avec les commentaires de la collègue, j’ai compris que dans l’établissement scolaire c’était en fait les enfants qui dominaient et que le rôle des professeurs était celui de surveillants gardiens de prison. Les résultats d’une telle situation étaient lamentables, après avoir passé l’hiver à l’école centre d’orientation, la majorité des enfants filaient la nuit, en emportant des biens de l’établissement et mêmes des enseignants, pour rejoindre la gare ferroviaire.

“Ici il est impossible de travailler. Pour le mois dernier je suis la septième sur ce poste. Et demain je pars. J’aime les enfants. Mais avec des voleurs et des bandits, je n’ai pas la force de faire quelque chose. Ces jeunes, Miron et Izakovitch, mon prédécesseur les cognait presque tous les jours, mais une fois ils lui ont tendu un piège dans le couloir, en le faisant tomber pour lui flanquer une raclée. Et il ne sait même pas qui l’a frappé.”

“Et avec les femmes... C’est impossible de travailler. Vous devez savoir qu’il s’est passé des choses, des enseignantes ont amené des garçons dans leurs lits, pour en disposer. Parfois les jeunes eux-mêmes se glissaient la nuit chez les femmes de ménage. J’ai peur de dormir ici. Je n’en dors pas la nuit.”

Le cadre évoqué par la professeur, que j’allais remplacer, était horrible. [pp. 101-102...]

Je me mis à travailler avec les enfants. [...] A l’étage où je commençais à travailler, on avait réuni tous les cas désespérés, des jeunes qui en majorité avaient été envoyés dans cet établissement pour y être rééduqués. Certains d’entre eux avaient déjà reçu des raclées, avaient été pris par la police sur le fait, mais comme ils étaient mineurs, ils restaient dans l’établissement. La majorité connaissait tous les vices. Tous avaient fumé, même ceux de six ans. Parfois ils avaient distillé de la vodka.

Les premiers jours furent pour moi un enfer constant. Les enfants, comme ils me le dirent par la suite, cherchaient à faire avec moi ce qu’ils avaient fait auparavant avec les autres professeurs. Celui qui m’avait précédé, alla jusqu’à leur donner de fortes raclées, et une fois, parce qu’il ne supportait plus les insultes intolérables, il attrapa deux enfants par la tête et les frappa l’un contre l’autre avec une telle force que tous deux saignaient du nez. Voleur, canaille, pute de gare, étaient les épithètes les plus discrètes lorsque les enfants se saluaient des centaines de fois par jour. Le système fonctionnait de telle sorte que c’était uniquement en achetant l’enfant le plus âgé, qu’on pouvait s’adresser aux jeunes, évidemment avec l’aide d’un fouet. Pour chaque petite tâche effectuée par les jeunes, il fallait donner de la nourriture, parce qu’on les payait ainsi. Lorsqu’ils faisaient à la cuisine, on leur donnait des os ou des portions. L’influence des enseignants était si insignifiante, qu’ils n’étaient ni respectés ni craints, bien au contraire...

“Le professeur est un voleur, la professeur une pute” était l’opinion habituelle des enfants sur les éducateurs. [pp. 102-103...]

J’ai commencé par proposer aux enfants d’enlever de leurs chambres les poux et la saleté et d’aérer, mais ils se moquèrent de moi.

Après une forte insistance quelques enfants nettoyaient tout, et ils se mettaient au travail d'eux-mêmes. Au départ ils ne faisaient que se moquer de moi, mais au bout de trois jours de gros travail on put mettre dans les chambres quelque chose de proche de l'état normal. L'électricité fut arrangée, les carreaux et les sols lavés, et les enfants se mirent peu à peu à travailler. [...]

Finalement on installa une baignoire et les enfants enlevèrent la saleté de plusieurs mois de leurs visages et de leurs corps. On leur donna une chemise propre, quelques vêtements et l'humeur des enfants était alors tout autre. L'atmosphère changea un peu, mais elle était toujours insupportable.

Le 11 avril, jour de Pâque, on put mettre une belle et grande nappe, avec les couverts (assiette, fourchette, cuillère et couteau), et une portion de pain, et les enfants avec impatience et ponctuellement, debout ou assis, se mirent à déjeuner sans rien casser ou abîmer.

“Camarade professeur” était maintenant mon nom et j'avais quelques amis parmi les enfants. Les vols continuaient, il demeurait beaucoup à faire, mais on sentait une nouvelle inspiration. [pp. 104-105...]

J'ai déjà expliqué que je ne vais pas m'étendre dans ce texte sur les détails de l'œuvre pédagogique et éducative [p. 110...] C'est pour cette raison que je relate au passage comment j'ai réussi à ce que les enfants s'intéressent aux activités scolaires. L'un d'eux, âgé de douze ans, Bas, me parla de lui-même, comment il avait suivi la première année de collège et comment la mort de ses parents l'avait jeté à la rue. Il me raconta ce qu'il avait appris et me dit, entre autres choses, qu'il dessinait bien.

Je lui ai proposé de me montrer comment il dessinait et il se mit à faire quelque chose décidée par lui. Je lui avais donné un cahier pour dessiner et un crayon. Il se mit à travailler.

Il commença par dessiner une armoire.

Un tas d'enfants l'entoura. Au début il ne faisait que regarder, mais après, peu à peu, un par un, ils se lancèrent.

Une semaine plus tard, presque tous dessinaient ou écrivaient. Parmi les dessinateurs, une partie a commencé à partager sa réceptivité et à assimiler avec adresse la technique du dessin. Je les encourageai dans cette voie. Il m'est arrivé d'acheter des crayons, des gommes et du matériel avec mon propre argent, pour donner la possibilité aux enfants de continuer à travailler. Au bout d'un certain temps on a reçu de la couleur et de petits pinceaux. Et les peintres se mirent à l'œuvre... Une activité fébrile s'emparait des enfants.

Et même lorsque les succès commençaient à arriver à l'autorité éducative provinciale et que cette dernière s'en réjouissait comme si c'était grâce à elle [Note de l'auteur: En général durant la révolution soviétique il y a eu toute sorte d'initiatives privées, et une série de plusieurs organismes et d'“organisateur” soulignaient les fruits de ces initiatives, alors qu'ils n'avaient fait que les freiner et même souvent menacer les enseignants], en dépit de cela les enfants ne recevaient pas ce qui était indispensable: ni le papier ni les crayons, ni de la couleur ni des livres, ni du matériel. Y du reste il est inutile d'en parler. (pp. 111-112)

[...] En général parmi les enseignants et les éducateurs il y avait sincèrement beaucoup d'affection envers les enfants et de désir de s'y consacrer de toute leur âme. Mais la réglementation centralisée et le contrôle politique les découragèrent, et l'appareil bureaucratique les dévora. Et s'ils avaient au départ un grand enthousiasme et de l'énergie, ils devinrent finalement des fonctionnaires scrupuleux, ou ils abandonnèrent complètement leur métier. Et dans l'établissement scolaire le personnel pédagogique changeait souvent et le travail était vraiment difficile.

En dépit de toutes ces difficultés et de ces obstacles, les enfants progressaient. La première promenade dans la forêt entraîna l'arrestation de toute sorte de papillons, d'abeilles, de guêpes et d'autres insectes. Les enfants avaient attrapé des couleuvres noires, quelques grenouilles, deux petits lézards, et pris une série de herbes, de fleurs et de feuilles.

Ma chambre (j'habitais désormais dans l'établissement scolaire) devint vite un musée. Les collections, l'herbier, les soins à donner aux animaux commencèrent à captiver ces jeunes. J'en dirai suffisamment avec le fait que les lézards, dans l'herbe dans une boîte en verre, avaient donné des œufs; les grenouilles pataugeaient dans l'eau avec les lézards; les lapins courraient dans la chambre; et la vie, vivante, infantile, juvénile bouillonnait et était la base de l'établissement.

Les activités scolaires avec les enfants progressaient à un rythme rapide. Mais j'étais seul. [...]

Il fallait être à tour de rôle dans la cuisine avec les enfants (on avait introduit une liste des élèves et de leur éducateur pour toutes les tâches dans l'établissement et à la cuisine). Il fallut laisser seuls les jeunes dans la cuisine. L'un aimait "écrire" sur les pains, un autre mettait son prénom "Kolia" [Nico], un troisième récitait des poèmes ou de petits contes, et ainsi de suite pour les autres. Et le travail avec les enfants exige une concentration immédiate et de la prudence.

Il arrivait souvent que j'aie du mal à supporter et que j'aie une envie de courir pour me fourrer dans la salle des professeurs. J'étais en train de tomber dans la mécanisation du travail, dans l'établissement de la banalisation. Mais cette attitude anormale, je ne la sentais qu'à de brefs moments et je fus obligé, vu la pratique établie, à avoir recours à la méthode de l'individualisation des activités et à la libre créativité des enfants dans tous les domaines de nos travaux.

Je devais être laveur du sol, élève, professeur, cuisinier et, en cas de besoin, nourrice et infirmier. Je devais tout faire: peintre, sculpteur, musicien, gymnaste...

Et finalement les enfants commencèrent à créer. Comme ils avaient trouvé une lampe magique, d'eux-mêmes ils se mirent à dessiner de petits dessins sur des morceaux de verre. Et lors d'une belle après-midi, les peintres-improvisateurs exposèrent dans la salle de réunion leurs tableaux sur différents sujets. En même temps, ils avaient découpé le verre avec un silex ou des ciseaux plongé dans l'eau, une capacité que je n'ai absolument pas pu acquérir. L'un d'eux, qui venait d'une maison de redressement, l'avait montrée aux autres enfants. Et les enfants se communiquèrent les uns aux autres la méthode et appliquèrent ces connaissances sur plusieurs plans. Je ne me présentais que dans les moments difficiles ou critiques avec l'"autorité" de conseiller ou de participant à leurs travaux.

L'activité dans l'établissement était débordante, comme dans une ruche. La vie était l'essentielle. Des travaux intéressants et vivants firent leur apparition. A l'extérieur on commença à s'intéresser à ce qui se faisait dans le Centre d'orientation, et le Département d'Education populaire consacra son attention au travail entamé. Plusieurs brochures, des cahiers, des porteplumes, des stylos, de l'encre firent leur apparition dans l'établissement. Et les ex petits voleurs, voyous et les enfants hors norme commencèrent à oublier leur vie passée et même servirent d'exemple pour les autres enfants d'autres établissements.

En général toute la vie de l'établissement changea brusquement. Les punitions disparurent. L'inspiration dans l'établissement et l'entraide était libres, et les bandits et les voleurs les plus désespérants se mirent à l'écart de leurs diversions et caprices précédents. Les vols allaient en diminuant, la mendicité devint une exception, au point que durant une belle journée, à la demande des enfants eux-mêmes, le larcin de deux jeunes nouveaux-venus, fut en partie rendu et alors la fierté du groupe s'exprima "parmi nous il n'y a pas de voleurs". [pp. 113-115]

Les jeunes commencèrent à orienter leurs vies et leurs études, en créant de l'ordre.

J'avais confié à des camarades 13.000 roubles et j'avais créé une caisse commune sur le bureau de ma chambre. Chaque enfant versait librement et prenait en toute liberté dans cette caisse selon son humeur. Il faut noter que quelques mois après le départ de certains enfants pour un autre établissement, l'un d'eux me vit une fois dans la rue et me rendit 1.000 roubles qu'il devait à la caisse, et je n'en savais rien.

Je n'ai jamais rien pris sur moi ou dépensé, sauf de la menue monnaie. Et si mon taille-crayon manquait, deux jours plus tard l'enfant qui l'avait pris me le rendait avec l'explication que c'était pour jouer.

Mais la liberté des enfants suscita des reproches et des rumeurs de la part de plusieurs organismes et cercles d'enseignants. Les jeunes plus âgés allaient souvent au théâtre, aux musées et en promenade sans accompagnateurs. Et encore qu'il n'y ait eu aucune plainte contre eux, durant toute cette période, l'insatisfaction redoubla. Par moments, éclataient les premiers cas d'irritation de tuteurs mesquins de la moralité de ces enfants. Mais ces jeunes étaient fiers de la confiance que leur faisait le "camarade professeur" et pas une fois ils n'en abusèrent. C'est précisément cette confiance qui construisit chez ces jeunes une foi en eux-mêmes, en leur personnalité, en leur force éthique.

La seule chose que je me permettais avec eux était de leur présenter pendant des causeries occasionnelles certaines mauvaises conduites parmi eux et de discuter du bien et du mal de ces frasques sur chacun de nous.

Le premier mai les enfants firent un petit concert, préparé et organisé par eux.

Début mai, on lança un club avec 17 sections: dessin, littérature, musique, théâtre, science, sport, etc. [...pp. p. 116-117]

(Il existait un emploi du temps qui) “servait uniquement pour les instructeurs, les organes officiels du pouvoir et les partisans des travaux “organisés” et planifiés. Pour moi et les enfants tous ces horaires sur les papiers étaient inutiles. Nous étudions selon les circonstances et la disposition de chacun des enfants. Le système des tâches individualisées permet en général à chaque jeune de s’occuper de ce qu’il veut et quand il le veut. Et tous les enfants finirent par se consacrer presque à tout en même temps.

La nuit vers 20 – 21 h. les jeunes se réunissaient dans leurs chambres et bavardaient sur plusieurs sujets. Et ils finirent par s’intéresser à la géographie, l’histoire, la zoologie, la botanique et une bonne partie de l’après-midi était dédiée à une de ces questions.

On n’y est pas arrivé sans grandes difficultés. En passant un jour dans les chambres des enfants, je me suis assis pour écouter des récits sur des voyages de plusieurs jeunes. Un des jeunes commença à raconter le périple de Nat Pinkerton en Inde et ce qui lui était arrivé à Calcutta... Cela permit de reprendre le voyage en Inde, en Chine, dans des îles, des détroits, de voir le zénith et l’horizon et, forcément, d’inventer pour les enfants, durant les soirées, de jolis contes de voyages dans toutes les parties du monde et jusqu’aux pôles. [p. 118...]

A la mi mai la majorité des enfants participa à un atelier de la Maison de la Culture Lunacharski. 11 fréquentaient le dessin, 19 la sculpture, 6 la déclamation, 11 le chant, 6 le piano, 8 la gymnastique rythmique. Globalement, presque chaque enfant était allé à un atelier. Parmi eux deux avaient entre 6 et 7 ans. Des qualités pour l’avenir apparurent, plus ou moins, chez certains jeunes: 5 en dessin, dont 2 ou 3 étaient déjà talentueux, 4 en sculpture, 2 en déclamation, 3 en chant, 2 pour le piano.

L’important est que la majorité des enfants à cette époque n’avaient aucune notion de l’art, et le piano de la Maison de la Culture, était presque toujours en dérangement et on devait en jouer près d’une source de chaleur.

En dépit de tous ses succès, mes gestions pour ouvrir un atelier technique dans l’établissement scolaire, en particulier de serrurerie, avaient été vaines. [p. 119 ...]

A la fin après de nombreux échecs pour créer un atelier à l’école, j’avais contacté des usines pour ouvrir une section d’atelier infantile. Je reçus une Réponse du président en personne du VUTSIK (apparemment, Département du comité central industriel] où il promettait cette création vu que les syndicats préparaient des projets. Mais les projets demeuraient à l’état de projets. [...]

En dépit de toutes les maladroites bureaucratiques et des intrigues politiques, malgré tout, après bien des efforts, de la paperasserie officielle et de luttes contre l’énorme bêtise et pesanteur des fonctionnaires soviétiques, on put préparer pour le 30 mai une exposition à l’école et centre d’orientation. On avait invité les enfants de la Maison de la Culture (il n’y avait plus de place et les enfants des autres maisons ne purent y assister), les éducateurs d’autres établissements, les représentants du Département d’éducation et du Commissariat populaire de Culture [de Kharkov], etc.

Les travaux des enfants étaient exposés dans trois salles: plus de 200 dessins, environ 260 réalisations d’argile, de la roue au bateau à vapeur, des armes à longue portée, le buste de Carl Marx et un aigle en plein vol.

Les représentations des fantaisies personnelles des jeunes, sauf de rares exceptions, provenaient de la libre création sous l’influence des péripéties extérieures.

Dans la salle musée était exposée une série d’œuvres en verre colorée: une locomotive traversant une forêt, l’entrée d’une usine avec les drapeaux rouges ondoyant, etc. Ce n’est pas le lieu pour évoquer toutes les richesses de la fantaisie infantile et de sa création. Les collections, les herbiers, deux tableaux originaux sur verre pour des lampes étaient exposés sur les côtés des armoires.

On avait accroché dans la salle de conférence plusieurs programmes illustrés [note de l’auteur: Une partie des programmes demeure dans le souvenir des assistants. L’un se trouve dans le 1 Département de ravitaillement du Comité populaire de culture d’Ukraine. Tout le matériel que j’avais sur le travail avec les enfants, et tout ce qu’ils m’avaient offert en souvenir est en partie à la Tcheka de Kharkov, l’autre dans celle de Moscou]. Un qui aurait fait envie à tout dessinateur et deux exemplaires du journal manuscrit des enfants *Detski Mir n° 1* [le monde infantile. Note de l’auteur: un des exemplaires, dont me firent cadeau les jeunes, fut pris par le poète Glubokovski pour le lire et le

garder; l'autre doit être dans un établissement scolaires de Kharkov.]. Il était composé de poèmes originaux, de souvenirs, contes, pièces et même de tragédies de la vie révolutionnaire: "Les derniers jours de la Commune de Paris" écrite par 13 jeunes de Voronovo. Dans le journal il y avait des dessins, illustrations, vignètes. En général le journal était élaboré et composé par les enfants, qui n'avaient demandé conseil aux enseignants que dans de rares cas. [pp. 120-121...]

Une autre caractéristique de la signification incommensurable de la libre éducation est le suivant. Les enfants, qui haïssaient les bolcheviks, dont aucun gros mot ne sortait de leurs lèvres, sans avoir entendu la propagande officielle, grâce à l'influence de l'éducation et de tout ce qu'ils avaient fait, commencèrent à s'imprégner de positions extrêmes, de pensées révolutionnaires et à s'intéresser à la vie. Bien souvent, parmi les jeunes les plus âges des discussions surgissaient sur les anarchistes y les bolcheviks, les communes, la meilleure vie possible. [...]

En faisant un travail purement pédagogique et éducatif, en développant leur personnalité, l'initiative, l'instinct créatif et l'effort vers une vie collective volontaire et libre, il a été en même temps possible d'éveiller des instincts anarchistes et de l'intérêt pour la pensée anarchiste.

Evidemment, cette curiosité était primitive, infantile, naïve, mais la pensée fonctionnait et recherchait la création. [p. 122-123...]

Mais j'étais seul dans mon travail. Toutes les paroles d'encouragement, toutes les louanges officielles et non officielles ne pouvaient donner aucun résultat pour l'œuvre éducative, qui m'absorbait complètement à ce moment.

J'en arrivai au point de devoir travailler alité, avec 38-39 de température. Les enfants étaient avec moi dans la chambre et continuaient toute la journée leurs travaux. Ils faisaient tout leur possible pour soulager mes efforts qui dépassaient mes forces, mais malgré tout ils ne pouvaient remplacer une aide indispensable. Ils ne pouvaient davantage. Et l'appareil bureaucratique tuait tous les bourgeois en train de mûrir avec tant de mal et au-delà de leurs capacités. Je ressentais que je n'allais pas avoir les ressources nécessaires pour continuer ce travail si lourd, avec toute la pression physique et morale requise, dans cet entourage tuant et avec une bureaucratie criminelle. Devenir un enseignant-fonctionnaire, je ne le pouvais et ne le voulais pas. Je voyais toute la lutte incessante et mesquine déjà menée, le combat écrasant pour chaque crayon, chaque feuille de papier, chaque porteplume, chaque stylo, sans parler de chaque innovation et chaque conquête du droit véritable à l'autonomie et à l'indépendance dans le travail éducatif. La lutte contre l'administration bureaucratique du pouvoir soviétique, contre la politique éducative des communistes, contre la stupidité et l'absurdité de leur pratique pédagogique. En un mot, se consacrer à la lutte interminable, chaque jour et chaque heure, sans espoir d'une aide dans la tâche éducative, si ce n'est des bonnes paroles et des vœux... [pp. 123-124]

Voici mon expérience, bien sûr, personnelle. Et globalement en Russie c'est la position de chaque travailleur honnête de la culture et de la pédagogie, qui l'appliquent dans la pratique. Et mon expérience personnelle n'est présentée que comme image, comme fait, beaucoup plus marquant que tout ce que j'ai écrit. [p. 139]

[Traduit du russe par Frank Mintz]